

Stefan Abt

Othlon de Saint-Emmeram : les confessions d'un moine du XI ème siècle

Collectanea Theologica 16/3, 340-372

1935

Artykuł został zdigitalizowany i opracowany do udostępnienia w internecie przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego. Artykuł jest umieszczony w kolekcji cyfrowej bazhum.muzhp.pl, gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach dozwolonego użytku.

OTHLON DE SAINT-EMMERAM

Les confessions d'un moine du XI ème siècle

CHAPITRE III.

LES INFLUENCES.

I.

LES AUTEURS CHRÉTIENS.

Nous aurons à dire l'influence profonde de l'écriture, sur la vie spirituelle d'Othlon.

Celle des écrivains religieux fut, elle aussi, considérable.

Elle le fut d'abord indirectement par l'empreinte dont ils avaient marqué la spiritualité chrétienne. Othlon trouva dans l'ambiance générale, et spécialement dans le milieu monastique où s'écoulèrent ses jeunes années, tout un monde d'idées qui pénétraient les esprits, parfois jusqu'à la hantise, et qui agirent fortement sur le sien.

Puis, Othlon prit contact d'assez bonne heure avec quelques-uns au moins de leurs ouvrages. A l'issue de la crise qu'il traversa au lendemain de sa conversion et de son entrée au monastère, la voix divine qui retentit au fond de son âme et l'instruisit du profit à tirer de cette épreuve, lui rappelait saint Paul et saint Athanase, „son collègue das la persécution, ainsi qu'on le lit dans l'*Histoire ecclésiastique*“. Elle l'invitait à considérer ces „deux vénérables Pères et docteurs de la vie spirituelle, Antoine et le bienheureux Benoît“, qui lui étaient connus par une lecture continuelle, *quorum tanto facilius potes recordari quanto magis ex lectione assidua tibi sunt noti*. Elle l'encourageait par des exemples empruntés à la

Vita patrum, aux *Collationes Patrum* de Cassien, aux Dialogues de saint Grégoire¹⁾. Dans l'*Astronomie* du bienheureux Guillaume d'Hirschau, l'interlocuteur de Guillaume, c'est à dire probablement — nous l'avons vu — Othlon lui même, témoigne que la *Vita Patrum*, les *Collationes* et les *Dialogues* devaient être lus dans le cycle de l'année, avec l'Ancien et le nouveau Testament, *ex praecepto sancti Benedicti*²⁾: „par le précepte de saint Benoît“, par quoi il faut entendre non le texte de la règle de saint Benoît — lequel s'il nomme (C. XLII) les *Conférences* de Cassien et les *Vitae Patrum*, ne pouvait imposer la lecture de saint Grégoire qui lui est postérieur — mais l'interprétation traditionnelle qu'elle avait reçue³⁾. Avec la *Vita Patrum*, Cassien, saint Grégoire pape, Othlon cite la règle de saint Benoît⁴⁾ et saint Jérôme⁵⁾ qu'il appelle — si Othlon est vraiment l'interlocuteur de Guillaume d'Hirschau dans le traité sur l'*Astronomie* — en un magnifique langage, *summus ille post apostolos Ecclesiae plantator*⁶⁾. Comme tout le monde au moyen-âge, Othlon utilise aussi ces enseignements de saint Augustin. Les oeuvres du docteur d'Hippone enrichissaient toutes les bibliothèques: elles ne manquaient point à celle de Saint-Emmeram⁷⁾. Enfin, Othlon exploite, entre autres, les écrits du vénérable Bède⁸⁾.

Dans quelle mesure les idées d'Othlon dépendent elles de ces auteurs en particulier en tout ce qui concerne la tentation, le rôle du démon, les luttes de la vie chrétienne et religieuse? Essayons de l'indiquer brièvement⁹⁾.

¹⁾ Tent. p. I, col. 45—48. Cf. en ce qui regarde S. Grégoire, *Curs. spir.* 1, col. 142; *Vis. prol.* col. 341.

²⁾ *Astron. praef. P. L. t. CL.* col. 1641.

³⁾ Cf. dom Martène, *S. Benedicti regula comment. P. L. t. LXVI*, col. 328—572.

⁴⁾ Tent. p. II col.

⁵⁾ *Doctr. spir.* 14, col. 278; *Tr. quaest.* 34, col. 103.

⁶⁾ *Astron. praef. P. L. t. CL.* col. 1641.

⁷⁾ Un catalogue de la bibliothèque de Saint-Emmeram au temps de l'Abbé Ramnold (975—1000), dans *Monum. Germ. hist. Script.* t. XVII, p. 567—568, mentionne 17 livres de saint Augustin, en compagnie de la *Vita Patrum*, de Cassien, S. Jérôme, S. Grégoire, S. Bède, etc.

⁸⁾ Cf. *Vis.*, 19—22, col. 380—385.

⁹⁾ Cf. le livre de P. Pourrat, *La Spiritualité chrétienne*, t. I, *Des origines de l'Eglise au moyen-âge*, 3^e édit. Paris 1919.

Les auteurs spirituels orientaux, à qui nous devons les Vies des Pères du désert, décrivent plus longuement les vices à combattre que les vertus à pratiquer. Ils enseignent à repousser les pensées mauvaises et celles qui rendent la prière difficile. Aussi donnent-ils une place très considérable à la guerre contre les démons ¹⁰⁾.

La luxure était le vice le plus redouté des moines et leur causait, même dans la solitude du désert, des tentations parfois violentes. Plusieurs d'entre eux, avant d'embrasser la vie monastique, avaient eu dans le monde une vie plus ou moins orageuse; comme Jérôme dans le désert de Chalcis ¹¹⁾, ils avaient du mal à se défendre contre le souvenir des voluptés du siècle. Le meilleur moyen de tarir la source des mauvaises pensées est la méditation de la Sainte Ecriture.

Les démons, racontent les historiens des moines orientaux, s'acharnent particulièrement à décourager les âmes qui forment le projet d'embrasser la vie religieuse et les moines encore novices. Saint Antoine connut cette crise par laquelle passent presque tous les jeunes religieux. Quand les suggestions mauvaises n'ont pas raison de la constance des moines, le démon les effraye par des visions terrifiantes ou exerce une action physique sur leurs sens extérieurs, jusqu'à les frapper durement, dans l'espoir de leur faire abandonner la vie monastique. Du reste, toutes les sollicitations au mal qui assaillent le chrétien viennent du tentateur.

Saint Augustin ramène à des proportions plus exactes le rôle du démon. Toutes les tentations ne viennent pas de lui; elles sont dues souvent à l'attrait du mal qui est en nous. En outre, le démon ne peut tenter personne sans la permission de Dieu, et Dieu la lui donne, soit pour punir les hommes de leurs péchés, soit pour exercer leur vertu. Si Dieu, en effet, livre parfois aux mains du tentateur les pécheurs qui s'abandonnaient secrètement à leurs passions, pour l'ordinaire il permet la tentation en vue d'éprouver le chrétien et de lui prouver la victoire. Il ne faut donc pas avoir peur outre mesure du pouvoir que possède le démon sur nous, car ce pouvoir est limité ¹²⁾.

¹⁰⁾ Cf. Pourrat, p. 207—217.

¹¹⁾ Cf. S. Jérôme, *Epist.*, XXII, 7, *P. L.*, t. XXII, col. 398—390.

¹²⁾ Cf. Pourrat, p. 316—329.

Saint Augustin encore et Saint Jérôme également ont des vues remarquables sur l'idéal monastique¹³⁾, mais ici le grand initiateur a été saint Benoît. Pour lui, l'Écriture Sainte est le fondement de la doctrine spirituelle. Les citations du texte inspiré sortent de sa plume avec à propos. L'usage qu'il en fait projette les rayons de la divine lumière sur toute son oeuvre. L'humilité, qui met l'homme à sa place de créature et de pécheur en présence de Dieu, détermine l'orientation que la vie intérieure doit prendre. Ses prières sont empruntées à l'Écriture Sainte, car l'Esprit du Seigneur a la science du langage. Les psaumes et quelques cantiques tirés des Écritures sont les formules authentiques des prières que Dieu aime à entendre. Le moine les médite pour s'en approprier les sentiments; il les dit ou il les chante, en intercalant, dans la psalmodie, des lectures, des hymnes et des oraisons, aux heures officielles de la prière¹⁴⁾.

Saint Grégoire le Grand a consacré tout le livre II de ses *Dialogues* à la vie de saint Benoît. Il fut pour lui ce que fut Platon pour Socrate: le disciple aimant, le vulgarisateur qui répand les doctrines enseignées et vécues par le maître. L'action doctrinale du pape-moine est aussi importante que son admirable gouvernement de l'Église. Il prêcha régulièrement, et ses homélies, par vérité, la clarté, la brièveté et l'onction, restent le modèle du genre. Il commente les Livres Saints et, en particulier, celui de Job. Il raconte, dans ses *Dialogues*, les actes de vertu et les miracles des solitaires, ses contemporains. Il en dégage une notion fort bien de la perfection chrétienne et religieuse. Tout aboutit à un double sentiment: une humble crainte et une forte confiance. On ne saurait mieux définir les raisons de l'humilité que ne le fait Grégoire, ni mieux que lui, montrer cette vertu sous son véritable aspect, celui du bon sens. Cette humilité a sa source dans la connaissance de Dieu, laquelle à son tour s'acquiert dans les Écritures.

Ce coup d'oeil sur la spiritualité monacale avant Othlon, si rapide soit-il, nous permettra de saisir une bonne part des secrets de l'âme othlonienne.

¹³⁾ Cf. Pourrat, p. 261—268, 223—229.

¹⁴⁾ Cf. Dom Besse, *Les mystiques bénédictins des origines au XIII^e siècle*, Paris 1922. p. 91—95; Pourrat, p. 386—399.

L'impression produite par les *Vitae Patrum* et par Cassien se manifeste dans le récit détaillé, qu'il leur emprunte, des embûches dressées par Satan aux Pères du désert¹⁵). Les *Visions* rapportent des excès sataniques pareils à ceux que subirent les ermites. Nous avons noté que les démons, au désert, s'efforçaient de rendre insupportables les débuts de la vie monacale. Dans les écrits d'Othlon même tactique. L'esprit mauvais jusqu'à frapper violemment sa victime¹⁶).

Othlon dépend de saint Augustin. Il ne semble pas avoir utilisé et peut-être n'a-t-il pas connu les *Confessions* de l'évêque d'Hippone, qui auraient pu lui offrir un incomparable modèle pour ses propres „confessions“. Mais, si le *De tentationibus* ne s'inspire pas des *Confessions*, sa théorie des tentations en général¹⁷) est toute imprégnée d'augustinisme. Lorsque nous lisons que les tentations sont nécessaires pour nous maintenir dans l'attention spirituelle, qu'elles sont pénibles mais profitables de bien des façons à notre âme, que nous les avons bien méritées à cause de nos fautes, nous pouvons attribuer ces idées à l'influence du grand docteur. Quant à l'influence de saint Benoît, elle se révèle dans la haute estime d'Othlon pour l'Écriture Sainte. Celle-ci peut, d'après lui, remplacer toute science humaine; elle guérit les vices, procure les vertus, elle est le remède infaillible contre les tentations¹⁸). Othlon se distingue aussi en vrai fils spirituel de Benoît par une humilité sincère, qui se laisse entrevoir fréquemment dans ses écrits.

Othlon cite plusieurs fois saint Grégoire le Grand. Il s'inspire de son interprétation allégorique, profonde, large, ou même arbitraire, de Saints Livres. Le caractère de Grégoire est humble et confiant en Dieu, le corps est souffrant. Toutes ces notes se rencontrent chez Othlon. Il ne nous paraît pas téméraire d'en conclure à une certaine dépendance d'Othlon à l'égard de la spiritualité grégorienne.

¹⁵) Tent. p. II, col. 46—49.

¹⁶) Doctr. spir. 15, col. 278, Vis. 3, 348—349.

¹⁷) Cf. Tent. p. I, col. 35—49; *Curs. spir.* 3, 4, 26, col. 146, 150, 151, 237—242; *De admon. cleric. et laic.* 8, col. 259—260.

¹⁸) Cf. par exemple, *Tent.* p. I, col. 49; *Curs. spir.* 3, col. 145; *De adm. cler. et laic.*, 4—5, col. 251—255; *Doctr. spir.* 12, col. 271—273; *Prov. prol.* col. 299—300.

Nous n'insisterons pas sur les rapports de dépendance entre Othlon et le vénérable Bède. Celui-ci fut un écrivain peu original; ce qu'il avait de notable s'était déjà rencontré chez un Augustin, un Jérôme ou un Grégoire le Grand.

A l'époque d'Othlon, un nouveau et puissant courant de spiritualité théorique et pratique venait de Cluny. Son initiateur était saint Odon († 942), qui n'est pas sans offrir avec notre moine bavarois quelques ressemblances non seulement par le nom mais aussi par la doctrine¹⁹). Il ne semble pas, cependant, que l'influence clunisienne se soit exercée directement à Saint-Emmeram du temps d'Othlon. La preuve c'est que le fils le plus illustre de Saint-Emmeram, le bienheureux Guillaume d'Hirschau, disciple et ami d'Othlon, qui dut tant à Cluny et qui contribua si fortement à faire rayonner la réforme clunisienne, ne connut Cluny et ses fameuses *Coutumes* que quand il fut à la tête du monastère d'Hirschau²⁰).

II.

LES AUTEURS PAIENS.

Les auteurs chrétiens ne furent pas les seuls à solliciter l'attention du jeune clerc sorti des écoles monastiques de Tegernsee et de Hersfeld. Les auteurs païens l'intéressèrent aussi et même le passionnèrent, au point d'affaiblir dans son esprit le prestige de l'Écriture et des Pères.

Othlon marque les causes de son goût pour les écrivains du paganisme. Il était avide de savoir et de gloire, de cette gloire que procurait la connaissance des oeuvres antiques.

*Nam perscrutari cupiens subtilia quaeque
Quorum notitiam multos gestire videbam,
Clarus ut in mundo necnon praestantior essem,
Omne merum statui gentilibus associari.*

¹⁹) Cf. dom du Bourg, *Saint Odon*, Paris 1905, en particulier le chap. XV, p. 151—171.

²⁰) Cf. Guillaume d'Hirschau, *Const. Hirsaug*, prol. P. L.; t. CL. col. 929.

Il ambitionnait d'égaliser le renom de ses contemporains qui passaient pour doctes:

*Et toto nisu conversus ad ethnica scripta
Ne dispar reliquis postponerer undique doctis*²¹⁾.

Othlon ne réussit pas à mettre la main sur tous les ouvrages qu'il désirait connaître; il ne put lire ni Socrate, Platon et Aristote, ni Cicéron:

*Quid mihi tunc Socrates vel Plato Aristotelesque,
Tullius ipse rhetor, mundanae (lire: mundani) dogmatis autor,
Dic quid enim misero mihi tunc prodesse valebant,
Quos, si non legi, per tempora multa cupivi
Affectuque ipso discendi adii loca quaedam
Quae pro mundanis mihi cultibus optima duxi*²²⁾.

En revanche, il lut Virgile et, semble-t-il, le Virgile complet, celui des Bucoliques, des Géorgiques et de l'Énéide, du moins si tel est le sens de l'expression *tripertita verba* dont il se sert:

Illa tripertita Maronis et inclyta verba.

Surtout il lut et relut Lucain, qui lui fit oublier les Saintes Lettres et presque tout le reste:

*Lectio Lucani, quam maxime tunc adamavi
Et cui jam nuper, divinae legis adulter,
Sic intentus eram vix agerem reliquum quid*²³⁾.

Plus tard, il fera un grief à Boèce, parlant au nom de la philosophie, d'avoir appelé le païen son familier: *Et familiaris meus Lucanus*²⁴⁾. Il vit maintenant dans la familiarité de Lucain.

Cette prédilection pour les poètes s'explique par ses ambitions poétiques. Il voulait lui aussi devenir poète et, sans doute, conquérir de la sorte cette gloire dont il rêvait. Nous avons vu la place que tient la poésie dans l'oeuvre d'Othlon et que, s'il écrivit en vers son premier ouvrage, c'était pour plaire aux lettrés

²¹⁾ Doct. spir. 14, col. 277, 278.

²²⁾ Ibid. col. 279, Sur Cicéron, cf. encore *Tr. quasi.*, 14, col 78; *Vita S. Bonif. praef. P. L. t. LXXXIX*, col. 635.

²³⁾ Doctr. spir. 14, col. 279.

²⁴⁾ *Tr. quaest.*, prol. col. 62.

qui préféraient les vers à la prose et parce qu'il avait l'habitude de manier l'art du vers plus que celui de la prose²⁵). Lucain fut le maître et le modèle.

Quand il quitta la paroisse rurale du diocèse de Frisingue à laquelle il était attaché pour se réfugier à Saint-Emmeram de Ratisbonne, il hésita d'abord à professer la vie religieuse. Une vision, accompagnée d'une maladie qu'il jugea providentielle, triompha de ses incertitudes. Cette vision succédait à des avertissements célestes qu'il n'avait pas voulu reconnaître et qui l'avaient trouvé plongé dans la lecture de Lucain; il n'en avait pas moins continué de tout son effort cette lecture pendant une semaine²⁶).

De tout temps l'étude des classiques païens avait offert un vif attrait aux hommes d'Eglise. Dès le IX^e siècle, en particulier, „sans cesser d'être chrétiens, beaucoup de clercs et de moines montraient une véritable passion pour les poètes et les prosateurs de Rome, passion presque égale à celle qui possèdera plus tard les lettrés du XV et XVI siècles“²⁷). Ça et là une réaction se produisit: celle des XI et XII siècles est une des plus importantes. Othlon sera de ceux qui la mettront en branle. Mais, selon la remarque très juste de Grabmann, la position adoptée par l'Eglise en cette matière ne doit pas être identifiée avec la manière de voir d'Othlon²⁸ et des ennemis des classiques et des sciences profanes²⁸).

Ce qui est vrai c'est que, si l'on pouvait étudier chrétiennement les auteurs païens et si beaucoup le firent, d'autres se livrèrent sans méfiance au charme des écrivains du paganisme. Le sens chrétien sortit diminué de leur fréquentation. Les Saintes lettres parurent fades et furent négligées.

De là, parfois, du remords ou des inquiétudes, qui se traduisirent, sous une forme en harmonie avec le tour d'esprit du temps, à travers des visions et des songes.

Le prototype de ces admirateurs excessifs de la littérature païenne fut saint Jérôme. Le songe mystérieux dont il a fait le-

²⁵) Doctr. spir. prol, col. 263.

²⁶) Vis., 3, col. 348.

²⁷) A. Molinier, *Les sources de l'histoire de France*, I-ère part. Paris 1900, t. V, p. XXXVIII.

²⁸) M. Grabmann, *Die Geschichte der scholast. Methode*, Fribourg en Brisgau 1911, t. II, p. 60—61.

récit dramatique, le terrible: „Tu mens, tu es cicéronien et non pas chrétien, car où est ton trésor là est aussi ton coeur“²⁹⁾, frappèrent les imaginations du moyen âge. Othlon ne manquera pas de s'y référer³⁰⁾.

Toute une série de visions, plus ou moins semblables à celle de saint Jérôme et dans lesquelles le démon joue un rôle qui va grandissant, apparaissent au moyen-âge.

Le moine Gayon (de Stavelot?), encore sur les bancs de l'école, voit en songe une foule de démons qui l'assiègent sous la figure des héros de Virgile³¹⁾.

Le grammairien Wilgard, de Ravenne, avant de se fourvoyer dans l'hérésie, reçoit la visite de démons déguisés sous les traits de Virgile, d'Horace et de Juvénal³²⁾.

Odon, le futur abbé de Cluny, est passionné pour l'étude. Les divines Ecritures ne pouvant satisfaire toute sa curiosité, il lit Virgile. Mais son âme risque de perdre à ce contact son bel élan vers les vérités surnaturelles. Dieu le détourne de ces lectures, en lui dénonçant le péril au moyen d'une vision. Une nuit, il rêve d'un vase magnifique d'où s'élancent des serpents, c'est à dire les doctrines diaboliques du doux poète³³⁾.

Tel est l'un des aspects de cette terreur du démon qui hante la pensée du moyen âge. Dans des pages brillantes, mais dont l'auteur a trop cédé au désir d'être pittoresque, G. Gebhart dit que cette terreur est „l'état permanent des ces pauvres âmes“ de moines qui „souffrent d'une véritable anémie intellectuelle. On leur répète chaque jour que Satan les guette à toute heure, afin de les attirer en quelque piège; on les met en garde contre les séductions de toutes sortes par lesquelles l'ennemi cherche à les perdre: la poésie païenne, la grâce de la nature, l'orgueil de la science, l'attrait du plaisir“³⁴⁾. Quoi qu'il faille penser de Raoul Glaber dont s'occupe Gebhart et de „l'anémie intellectuelle“ des moines du XII siècle³⁵⁾,

²⁹⁾ S. Jérôme, *Epist.* XXII, 30, *S. L.* t. XXII, col. 416—417.

³⁰⁾ *Doctr. spir.* 14, col. 278; *Vis.* 3, col. 349.

³¹⁾ Cf. *Vita Popponis*, dans les *Monum. Germ. hist., Script.* t. XII, p. 37.

³²⁾ Glaber Raoul, *Histor.* II, 12, *P. L.* t. CXLII, col. 644.

³³⁾ Cf. Le moine Jean, *Vita S. Odonis*, I, 12, *P. L.* t. CXXXIII, col. 49.

³⁴⁾ E. Gebhart, *Le chroniqueur Raoul Glaber*, dans *Moines et papes* Paris 1896, p. 21.

³⁵⁾ Cf. J. Gay, *Les papes du XI siècle et la chrétienté*, Paris 1926, p. 127—128.

retenons que le merveilleux leur est comme l'atmosphère qu'ils respirent; la nature et la vie leur semblent vides si le miracle ne les traverse d'une façon constante.

CHAPITRE IV.

LA CONVERSION.

I.

LES VICES.

„Il y eut un clerc adonné aux vices de bien des manières qui, souvent averti par le Seigneur pour son amendement, se convertit enfin et embrassa la vie monastique“³⁶⁾. Ainsi commence le *De tentationibus* d'Othlon de Saint-Emmeram. Il importe de préciser ce que furent ces vices et ce que fut cette conversion.

Les convertis sincères sont enclins à ne pas se ménager. Leurs „confessions“ publiques — pour ne rien dire de leurs confessions sacramentelles — grossissent en général leurs fautes plutôt qu'elles ne les atténuent. Il est très difficile de savoir jusqu'à quel point les accusations qu'ils portent contre eux mêmes doivent être prises au pied de la lettre ou interprétées bénévolement. Que penser, par exemple, des „vices“ de saint François d'Assise avant sa conversion? Faut-il y voir simplement la vanité et la prodigalité d'un jeune homme chevaleresque et pur? Faut-il, au contraire, admettre que François tomba dans les pires excès? Après tant de travaux consacrés à saint François, la question reste pendante et la controverse ne paraît pas sur le point de se clore.

En ce qui regarde Othlon, voyons de près les textes dans lesquels il rappelle et condamne ses vices. Nous constaterons qu'il ne nous renseigne que d'une manière assez vague. Du moins sera-t-il possible de distinguer ce qui est certain et ce qui demeure douteux.

*Vitiis multis modis deditus*³⁷⁾, *me vitiis plurimis quondam deditum*³⁸⁾, *caecatus vitiis*³⁹⁾, *me a minibus usque ad maxima vitia*

³⁶⁾ Tent., p. I, col. 29.

³⁷⁾ Tent., p. I, col. 25.

³⁸⁾ Tent., p. II, col. 56.

³⁹⁾ Doctr. spir., 14, col. 277.

*provehere solebam*⁴⁰⁾, telles sont quelques unes de ses formules. On n'en saurait rien conclure avec certitude: exactes sur les lèvres des grands pécheurs, elles sont employées, avec plus de conviction encore, par les âmes les plus innocentes. Ce qui invite à ne pas leur donner du coup un sens rigoureux c'est que notre moine parle de la voix divine qui se fait entendre à lui, suppliante, *pro mendatione morum et vitiorum, eorum quidem imprimis quae hesterno forsitan die ignoranter committens pro nihilo duxi*, puis pour la correction de ceux qu'il a admis *in quocumque tempore, aut inepte ridendo, aut incaute loquendo] seu etiam inutilia cogitando*, enfin pour la correction de tout vice qui exista bien auparavant et dont il se souvient à peine⁴¹⁾. Voilà, certes, des choses qui pèsent à une conscience délicate, mais qui ne correspondent pas à la notion commune du vice envisagé dans toute sa laideur.

Le mot „vice“ a des synonymes chez Othlon: il y a *flagitia*⁴²⁾, *sceleribus omnibus deditus*⁴³⁾ et *tam sceleratus homo*⁴⁴⁾ et *criminibus*⁴⁵⁾, *tantis criminibus*⁴⁶⁾, *multis criminibus*⁴⁷⁾, *criminum capitalium*⁴⁸⁾. Mêmes observations à faire que sur le sens du mot „vice“.

De ces crimes, de ces péchés, les tribulations qu'il traverse sont autant de châtements divins nécessaires, *Domini flagella peccatis tuis abolendis nimis necessaria*⁴⁹⁾. Ces péchés sont la cause des vexations diaboliques dont il souffre, *delusiones diabolicas peccatorum meorum causa exortas atque contra me suscitatas*⁵⁰⁾. Le démon s'en est servi pour l'entraîner au désespoir, lui suggérant qu'il en est devenu odieux *non solum principibus sed etiam multitudini caeterae ipsisque simul parentibus et cognatis*⁵¹⁾. Ces vices sont donc notoires. Othlon a fait du mal par ses exemples, *plurimos exemplis pravis seduxi*⁵²⁾.

⁴⁰⁾ Vis. 1; col. 343.

⁴¹⁾ Tent., p. I, col. 34.

⁴²⁾ Tent., p. I, col. 41.

⁴³⁾ Tent., p. I, col. 49.

⁴⁴⁾ Tent., p. I, col. 30.

⁴⁵⁾ Tent., p. I, col. 35.

⁴⁶⁾ Tent., p. I, col. 30.

⁴⁷⁾ Tent., p. I, col. 36.

⁴⁸⁾ Tent., p. I, col. 46.

⁴⁹⁾ Tent., p. I, col. 56. ⁵⁰⁾ Tent., p. I, col. 33. ⁵¹⁾ Tent., p. I, col. 30; cf. Doctr. spir. 17, col. 282. ⁵²⁾ Tent., p. II, col. 56.

Précisant davantage, bien qu'il reste encore dans un certain vague, Othlon divise en deux classes les Pères du désert dont il signale les insignes victoires contre les tentations impures: les parfaits en pureté, différents de lui par leurs mérites et leurs labeurs, et les pénitents *quorum impudicitiae irreligiositati minus discrepare videris*⁵³). Phrase discrète, qui affirme moins l'existence de fautes graves qu'elle ne souligne le devoir de ne pas perdre courage et de tenir bon parmi les assauts de la concupiscence charnelle *in qua te specialiter vexatum esse credis*⁵⁴). Ailleurs il dit qu'il voudrait exposer dans un digne langage:

*Qualiter impurus et ad infima nulla secundus
Semper pro studiis intentus eram vitiosis*⁵⁵).

Il s'agit de l'étude des auteurs païens. Quant à la *mentem lascivam cuiuslibet scholastice instructi*⁵⁶), qui fut en lui, ce n'est pas le péché, mais une certaine fougue de jeunesse, un je ne sais quoi de bouillonnant, d'exubérant, d'intempérant, qui expose au péché et que notre auteur caractérise ainsi: *Cum igitur in saeculari habitu constitutus iuvenesque annos gerens, multimodae insolentiae alique lasciviae, sicut illa plerumque solet aetas, deditus esse me divina pietas a lascivia imminente excitare studuit*⁵⁷).

Sur un point d'importance nous avons des données moins confuses. Othlon ne semble pas avoir eu le caractère facile. Sa parole était vive, parfois acerbe. Il se laissait entraîner à des excès de langage, qui lui valurent sans doute bien des désagréments et rancunes. C'est ce qui apparaît dans ses rapports avec l'archiprêtre Werinhard: Othlon avoue qu'il commença par les emportements d'une folle colère et que l'apaisement s'étant fait, il ne tarda point de récidiver et d'irriter Wérinhard *contumacibus verbis*⁵⁸). A la suite de cette bourrasque, il éprouva le besoin de s'éloigner et il se rendit à Ratisbonne. Ecolâtre, il fit des reproches à un élève *probrosis asperrimisque verbis*; se rendant compte qu'il avait dé-

⁵³) Tent., p. I, col. 48.

⁵⁴) Tent., p. I, col. 47.

⁵⁵) Doctr. spir. 17, col. 281.

⁵⁶) Tent., p. II, col. 52.

⁵⁷) Vis. 1, col. 343; Cf. 3, col. 346; Tent. p. I, col. 34; Arnold de Saint-Emmeram, De mir. S. Emmerami, praef.; P. L.; t. CXLI, col. 991.

⁵⁸) Vis. 3, col. 347, 348.

passé la mesure, il en fut si malheureux *ut celeriter aut terra hiante seu aliqua absorberi putarem vindicta caelesti*. Tout s'arrangea, mais la conclusion fut *ut ex huiusmodi vitio deinceps cautior esse studerem in corripiendo*⁵⁹). Voilà bien, cette fois, un „vice“ que nous pouvons nommer. Doyen de Saint-Emmeram, Othlon mécontent, et non sans cause, de son abbé, dit, contre lui, *zelo plus iusto ductus, aspera incautaque dicta quaedam*. Il battit sa coulpe devant l'abbé, mais ne fit pas pénitence devant Dieu „contre qui surtout il avait péché“. Bientôt après, il devint malade, fut terrifié par des visions diaboliques et tomba dans une telle infirmité de corps et d'âme que fréquemment il désira être enlevé au plus vite à cette vie. Il vit la cause de cette épreuve dans sa conduite envers l'abbé, parce que, dit-il, „j'ai eu dès l'enfance la grâce de la correction divine et j'ai souvent demandé au Seigneur que, toutes les fois que je commettrais un péché grave, en secret ou en public, je fusse affligé par la peine d'une maladie ou de quelque tribulation“⁶⁰).

Péchés de langue ou péchés d'une autre nature, les fautes graves d'Othlon ne paraissent pas avoir été fort nombreuses. Si l'on en juge par ce fait que, en dehors des cas précédents, il ne signale que deux circonstances où, les petits avertissements n'ayant point suffi, Dieu employa de plus grands remèdes, *mioris distractionis suae medicamina*⁶¹), pour l'effrayer et secouer sa torpeur: ce fut, l'une et l'autre fois, après un péché commis par Othlon et entre ses deux ans, *duobus annis, ut reor, transactis et peccato quodam noviter patrato cuius mihi et tunc et adhuc conscius sum*⁶²).

Les „vices“ d'Othlon consistèrent non pas uniquement dans des actes, mais aussi dans un état qu'il définit de la sorte: *pravitatis meae quantitatem, quam cum caeteris clericis communiter in mundo exercebam, pertinaciamque quam specialiter prae multis ibidem retinebam*⁶³). Cette malice, qu'il partage avec les autres clercs, sont les préoccupations du „siècle“, en ce qu'elles ont de terre à terre, d'humain, au détriment d'un idéal surnaturel. La preuve en

⁵⁹) Vis. 3, col. 352—353.

⁶⁰) Vis. 4, col. 353—357.

⁶¹) Vis. I, col. 343.

⁶²) Vis. I, col. 344.

⁶³) Vent., p, II, col. 52.

est que notre auteur précise qu'il écrit le *De doctrina spirituali* pour se prémunir contre leur séduction et, ne perdant pas de vue ses torts, en faire une digne pénitence. Et qu'est ce que le *De doctrina spirituali*, sinon un rappel des paroles de salut, *dicta salutis* ⁶⁴⁾ une invitation à fuir les dogmes du monde,

Hinc satis imbuti fugiamus dogmata mundi ⁶⁵⁾,

une exhortation aux clercs à prendre au sérieux leurs devoirs, à donner de saints exemples,

Ut pene (lire: bene) vivendi reliquis exempla daremus,

Ut vulgus doceant et ut exemplis bene praesint ⁶⁶⁾,

à s'arracher à des habitudes séculières, à se tenir en garde contre les dangers d'une science séculière de la lecture des auteurs païens? Le grand mal c'est que le clergé se laïcise:

Sic igitur totus corrumpitur undique mundus

Cum cleri officium sectatur opus laicorum

Et pariter laici statuuntur in ordine cleri ⁶⁷⁾.

Othlon s'est laissé gagner par la contagion générale. Il a, lui homme d'Eglise, trop vécu en homme du „siècle“. En particulier, il s'est passionné pour les livres païens dont l'étude pouvait lui procurer la gloire humaine, dont les paroles charnelles, aiguillons de l'ennemi antique, enseignent le mépris des dogmes du Christ ou, du moins, empêchent de lire souvent l'Ecriture, en inspirent même le dégoût, et par là rendent les péchés plus fréquents. Tout cela Othlon confesse le savoir par expérience:

Ast equidem dico cognoscens experimento ⁶⁸⁾.

Cette perversité, qui lui est commune avec les clercs mondains, s'aggrave, chez Othlon, d'une opiniâtreté à faire la sourde oreille aux avertissements divins, *pertinaciamque quam specialiter prae multis ibidem retinebam*. Ces avertissements, le Seigneur les a multipliés, et la phrase initiale *De tentationibus* déjà citée résume à merveille ce drame qui s'est joué entre Dieu et Othlon:

⁶⁴⁾ Doctr. spir., prol. col. 263.

⁶⁵⁾ Doctr. spir., 1, col. 265.

⁶⁶⁾ Doctr. spir., 13, col. 274.

⁶⁷⁾ Doctr. spir., 13, col. 275.

⁶⁸⁾ Doctr. spir., 11, col. 270.

d'abord les vices d'Othlon, *fuit quidam clericus vitis multis modis deditus*, ensuite ses fréquentes monitions divines afin qu'il se corrigeât, *qui cum saepius a Domino commoneretur pro emendatione sua*; finalement, après de longues résistances, la conversion, *conversus tandem*⁶⁹).

II.

LES ETAPES DE LA CONVERSION.

Nous avons vu qu'Othlon, tout jeune, promit de „se soumettre à la loi sainte des moines“, et cela très loyalement, „pour l'amour de Dieu seul“; puis, sous prétexte qu'il s'était engagé à la légère en enfant, il oublia son voeu, „trompé par le monde et la jeunesse“⁷⁰). Une deuxième fois, alors qu'il était clerc séculier, ensuite une troisième fois, quand il eut quitté le diocèse de Frisingue pour Ratisbonne, il renouvela et oublia vite son projet de vie religieuse. Il finit par l'exécuter à la suite d'une guérison qui lui parut miraculeuse.

Telles sont les étapes de la conversion envisagées du côté du converti. Considérons les maintenant du côté de Dieu.

La bonté divine prodigua ce que notre moine appelle, d'un mot qu'il répète volontiers, ses „avertissements“ en vue de le convertir. Avertissements donnés, dit-il, par des épreuves tant spirituelles que corporelles, pendant la veille et pendant le sommeil, allant, comme par autant de degrés, de ce que était bénin à ce qui était rigoureux, des dons de la grâce les moindres aux plus grands, alors que lui, Othlon, passait des moindres vices au plus répréhensibles⁷¹). Tout un cycle de visions se déroula pour mener Othlon au but⁷²).

Ce furent, d'abord, des avertissements très légers, des exhortations au dessus de la manière humaine, des visions dont il a dit seulement qu'elles furent admirables:

*Quamvis saepe prius per somnia mira moneretur*⁷³).

Succédèrent des visions des peines de l'enfer et du jugement dernier tout proche. Othlon en retrace deux; mais elles nous sont

⁶⁹) Tent., p. I, col. 29; cf. Vis., col. 343.

⁷⁰) Doctr. spir., 15, col. 280.

⁷¹) Vis., 1, col. 343.

⁷²) Vis., prol. col. 342.

⁷³) Doctr. spir., 14, col. 270.

connues imparfaitement à cause de l'absence de deux feuillets du manuscrit. Dans la première, Othlon, alors cleric séculier et conscient d'une faute, reçut la promesse du pardon et du royaume céleste. Il n'eut, cependant, pas le courage de se résoudre à la conversion. Il avait „de la santé et suffisamment des biens qui paraissent agréables à la jeunesse“. Il ne se décida point à monter plus haut. Deux ans plus tard, nouveau péché, et nouvelle vision où Dieu rappelait leurs devoirs aux clerics et aux laïques, puis annonçait à Othlon qu'il accueillait favorablement ses gémissements et ses larmes et l'amendement de ses moeurs. Le résultat fut, pour Othlon, „un peu plus de crainte et d'amour de Dieu“. Il pria le Seigneur de le ramener à son dessein de vie monastique. Mais les choses en restèrent là.

Parce qu'un progrès sérieux et définitif n'avait pas été produit par la douceur des visions antérieures, Dieu „eut recours à la sévérité des grandes plaies“⁷⁴). Arrivé à Saint-Emmeram, nous l'avons dit, Othlon vécut par la pensée d'acquitter au plus vite son voeu. Il commença par vivre en qualité d'hôte du monastère et reprit Lucaïn, son auteur favori. Comme il le lisait, éclata un orage aux allures mystérieuses. Malade ensuite d'une étrange maladie, Othlon n'en poursuivit pas moins sa lecture. Or, une nuit, il eut une vision qui évoqua devant son esprit le souvenir de saint Jérôme, battu pendant son sommeil pour avoir trop aimé les auteurs païens. Le démon le fustigea horriblement; le matin venu sa chair offrait de partout la trace des coups, *punctis quibusdam excrescentibus omnem entem reputam*. Des douleurs atroces, les assauts des démons, les affres du désespoir, l'accablèrent depuis la deuxième ou troisième semaine du carême jusqu'au jeudi saint où il recouvra subitement la santé. Les moines le pressèrent de considérer qu'une telle correction ne devait pas être inutile et lui persuadèrent „de se soumettre au Christ dont la grâce lui avait rendu la vie“. Cédant à leurs instances, il renouvela sa promesse de revêtir le froc de saint Benoît⁷⁵).

A mesure que les forces corporelles croissaient, il oublia les tourments qui avaient fondu sur lui et jugea que la vision était un songe vain. Il écarta l'idée de tenir sa parole. Il se disposait

⁷⁴) Vis., prol. col. 342.

⁷⁵) Doctr. spir., 14, col. 278—279; Vis., 3, col. 348—350.

même à „retourner au siècle“ et à „repandre les affaires du monde“ :

*Ac, quae sunt visa reputans ut somnia vana,
Rursus decrevi captare negotia mundi*⁷⁶⁾.

Mais il n'avait pas „épuisé toute la lie“ du châtement divin. Une maladie terrible l'abbatit: une partie du corps, la face et la tête entière étaient couvertes d'une grande et insolite tumeur de verrues qui l'aveuglaient; les autres membres, sauf la langue et les lèvres, étaient comme frappés de mort par la paralysie. Cette fois, il réitéra sérieusement le voeu de se faire moine. Aussitôt il alla mieux; le matin suivant il était sur pieds. Bientôt après il était moine, non sans avoir été inquiété, pendant la période de convalescence qui précéda son entrée dans la vie religieuse, par des visions qui, presque chaque nuit, le menaçaient de la perte, s'il n'accomplissait sans retard ce qu'il avait voué.

Les avertissements divins ont donc consisté dans des visions et des maladies. Sur ces maladies la science médicale aurait des explications, plus ou moins sûres, à fournir. Quant aux visions, qu'il suffise de noter que notre converti n'y crut pas tout de suite: „personne, dit-il, plus que moi n'a douté de ces avertissements jusqu'à ce que les plus cruels tourments m'ont amené à y croire“⁷⁷⁾. Il ne s'y est pas fié à tort et à travers: „Je ne suis assez insensé, dit-il encore, pour me prévaloir de quelque sécurité venant d'une vision en songe“⁷⁸⁾. Mais dans ces visions, et dans les détresses de corps d'âme qui les accompagnent, il découvre une réponse divine à la prière qu'il fit souvent au Seigneur — et cela dès avant la conversion, ce qui prouve que même alors il avait des pensées toutes surnaturelles — et qui était que chacun de ses péchés, occultes ou publics, fût puni par la maladie ou l'épreuve graves⁷⁹⁾. Ce sont des avertissements dus à la bonté de Dieu: *Sed ut ita spiritualem, quae utique per somnia fit, sicut et corporalem pietatis divinae admonitionem manifestem*⁸⁰⁾. Othlon, en possession d'une vie nouvelle, contraint, en quelque sorte, à plier

⁷⁶⁾ Doctr. spir. 14, col. 279; cf. Vis. 3, col. 350.

⁷⁷⁾ Vis., prol. col. 842.

⁷⁸⁾ Vis. 1, col. 344.

⁷⁹⁾ Vis. 4, col. 354; cf. 2, 3, col. 346, 349.

⁸⁰⁾ Vis 1, col. 344.

le cou sous un joug léger, en garde un souvenir ému et se retrouve souvent tout honteux et plein d'admiration de s'être enfin livré au service suave du Christ:

*Dum datur hac vita fungi tanquam rediviva,
Unde iugo leni sic pulsus colla subegi,
Efficiorque pudens et mirans saepius ex hoc
Quod tam vix adii servimina suavia Christi*⁸¹).

III.

LA SINCERITE DE LA CONVERSION.

*Conversus tandem*⁸²), enfin converti sa conversion fut sincère et définitive. Il n'hésite point à parler de victoire, *victoriam adeptam*⁸³); c'est pour en attribuer tout l'honneur à Dieu, mais le mot est dit, et le mot fut exact.

Non pas qu'Othlon ait changé du tout au tout du jour au lendemain. Il y eut quelques survivances du passé. Au cours d'une crise que nous aurons à étudier et qui suivit de près la profession monastique, il se reprochait de ne s'être pas prémuni de toutes ses forces contre les ambûches diaboliques par les veilles, les jeûnes et autres moyens de ce genre. Et il entendait une voix intérieur, la voix de quelqu'un qui lui semblait se lever avec lui et marcher avec lui le long de la journée, et lui dire les paroles qui avertissent, qui relèvent, — de plaindre de ce qu'il y avait encore en lui de désirs des biens charnels, de négligence dans le service divin, de jactance et d'arrogance, de goût, des vêtements superflus, de haine de ceux qui avaient des torts envers lui et qu'il ne devait point haïr, de divagation de l'esprit: *cur rebus variis mentem per inania spargis?*⁸⁴).

Très impressionnable, sous le coup d'une contrariété parfois des propos jaillissaient de ses lèvres qui étaient pénibles au prochain et qu'il était ensuite inconsolable d'avoir tenus. Elles sont d'après la conversion les paroles qu'il proféra, doyen contre son

⁸¹) Doctr. spir. 15, col. 280.

⁸²) Tent., p. I, col. 29.

⁸³) Tent., p. I, col. 34.

⁸⁴) Tent., p. I, col. 34—35.

abbé, écolâtre contre son élève mal appris. L'élève et l'abbé avaient des torts. Mais Othlon avait dépassé la mesure. Il lui sembla, dans le second cas, que, en punition de sa faute, la terre entr'ouverte allait l'engloutir⁸⁵), et, dans le premier, il éprouva une telle souffrance qu'il souhaita la mort⁸⁶). Quand on est sensible à ce point, il y a des chances pour qu'on le demeure à jamais et que, un moment ou l'autre, on le laisse paraître. Le départ pour Fulda et la halte d'un an à Amorbach avant de revenir à Saint-Emmeram paraissent témoigner d'une humeur changeante et inquiète qui s'était manifestée avant la conversion et dont il resta quelque chose.

Mais, si le moine ne détruisit pas complètement chez Othlon l'homme d'autrefois, il n'en fut pas moins un vrai moine.

Pour lui l'écueil principal avait été l'étude des écrivains du paganisme, étude que d'autres firent servir à leur christianisme loin de l'y compromettre, mais périlleuse pour lui, car elle le détournait des Saintes Ecritures et alimentait sa passion toute humaine de la gloire. Il renonça aux auteurs païens. Cela n'alla point tout seul. Parmi les tentations qui l'assaillirent lors de la grande crise, il y eut celle de se remettre à les lire, comme auparavant:

*Quot fraudes Satanae suasi tunc primitus in me,
Interdum solitis erratibus illicientis,
Scilicet est legeram, tanquam prius, ethnica scripta!*⁸⁷).

Il résista. Il y eut d'autant plus de mérite qu'il trouva, au monastère de Saint-Emmeram, deux catégories de moines: les uns adonnés à la lecture des auteurs païens, les autres à celle des Saints Livres, il imita seulement les derniers⁸⁸). La Bible devint son livre familier, l'objet constant de son labeur, la vie de sa vie. Dans *De cursu spirituali*, qui est un commentaire du *Sic currite ut comprehendatis* de Saint Paul⁸⁹), il affirmera, d'un mot qui dit tout: *dicentes qualiter bene currere valeant qui Scripturam sacram*

⁸⁵) Vis. 3, col. 352.

⁸⁶) Vis. 4, col. 357.

⁸⁷) Doctr. spir. 17, col. 281.

⁸⁸) Tent., p. I, col. 29.

⁸⁹) I, Cor. IX, 24.

*legendo frequentant*⁹⁰⁾. Ailleurs, il détournera ses lecteurs des livres païens:

*Libros devita qui dant carnalia scita
Ut sentire queas librorum dicta sanctorum*⁹¹⁾.

Ailleurs encore, il protestera contre l'expression: *familiaris meus Lucanus* de Boèce parlant au nom de la philosophie; il n'admettra pas qu'on appelle un païen — même ce Lucain qu'il aime si fort jadis — „familier de la vraie philosophie, c'est à dire de la divine sagesse“ et il déclarera avoir souci, en lisant ou en écrivant, de suivre les enseignements des saints plutôt que les dogmes de Platon ou d'Aristote et même de Boèce⁹²⁾. Ce n'est pas qu'il se soit interdit à tout jamais d'ouvrir un auteur païen; la première phrase de son *Liber proverbiorum* nous apprend qu'il avait lu naguère les proverbes attribués à Sénèque⁹³⁾. On trouve des réminiscences de Lucain dans le *De doctrina spirituali*; par exemple, le vers de Lucain⁹⁴⁾:

nil actum credendum quid supersit agendum,

qui devient, sous la plume d'Othlon:

*Nil credens actum dum quidquam rcstet agendum*⁹⁵⁾

mais, comme saint Jérôme, qui cita plus d'une fois ces écrivains du paganisme auxquels il avait renoncé⁹⁶⁾, ce fut uniquement au profit de la vérité chrétienne et sans que son attachement à l'Écriture en fût amoindri.

Othlon fut un vrai moine. Il a tracé l'idéal du moine, de „la perfection de la vie contemplative“. Le moine, plus que les autres, doit être à Dieu et voir ce qu'il est. La perfection de la vie contemplative consiste dans les veilles, la chasteté, les jeûnes, la charité, le mépris des soucis du siècle, la patience, l'humilité, l'obéissance et les autres vertus qui sont commémorées fréquemment dans l'Écriture Sainte. Ce n'est pas tout. Les religieux et les religieuses doivent être les modèles de tous ceux qui vivent dans l'Église, de sorte qu'en leur sainteté apparaisse de quelque façon ce qu'on

⁹⁰⁾ Curs. spir. 3, col. 145.

⁹¹⁾ Doctr. spir., col. 270.

⁹²⁾ Tr. quaest, prol. 62.

⁹³⁾ Proverb. prol., col. 299.

⁹⁴⁾ Pharsal., II, 662.

⁹⁵⁾ Cf. Larguet, *Saint Jérôme*, Paris 1898, p. 16—17.

⁹⁶⁾ Curs. spir. 2, col. 143.

doit croire de la pureté divine⁹⁷). Faute de connaître les détails de l'existence d'Othlon, nous ne savons pas jusqu'à quel point il s'est approché de cet idéal. A nous en rapporter à ses écrits, il y a tendu noblement.

Il a une grande idée de Dieu. Il admire tous ses attributs, mais surtout il vante ses miséricordes⁹⁸). Il dit et redit le devoir de louer, de l'aimer et, l'aimant, d'aimer le prochain⁹⁹). Il apprécie à sa valeur le bien de la science, mais se garde d'oublier qu'il a été donné pour l'édification¹⁰⁰). Aussi, est-ce pour édifier qu'il écrit tous ses ouvrages. Le *De tentationibus* est pour l'édification de ceux qui seront tentés comme lui; il veut les fortifier contre les tentations que l'immense astuce de la fraude diabolique a coutûme de multiplier contre les convertis qui désirent étudier l'Écriture¹⁰¹). Le dialogue *De tribus quaestionibus* a été écrit „pour l'édification des humbles“¹⁰²). Il y a beaucoup de mal dans le monde. Othlon en gémit. Il voudrait y remédier. Ne le pouvant à son gré, ni par ses conseils et ses exemples qui ont peu de portée, ni par ses discours que nul ne daigne entendre, il travaille à le faire par ses écrits, par ce qu'il y met du sien peut-être, mais surtout par ce qu'il y met des paroles de l'Écriture¹⁰³). Il n'a pas de grande chose à offrir à la Sainte Eglise: le peu qu'il a il le lui donne. Pauvres petites paroles d'édification, *aliqua aedificationis verbula*, fragments ou miettes tombés de la table des habiles¹⁰⁴) et qui mériteront quelque récompense. Autrefois Othlon aspirait à une gloire humaine que lui vaudraient ses ouvrages. Maintenant il a des visées plus hautes: il ne rêve d'autre gloire que celle de l'apostolat et la science a pour unique raison d'être, à ses yeux, de faire du bien: *aliquos per concessa scientiae dona ad aedificationem trahere debeo*¹⁰⁵).

⁹⁷) Doctr. spir. 34, col. 391.

⁹⁸) Cf. Epist. de perm. bon. et mal. caus., col. 137—140; Doctr. spir. 35, col. 291.

⁹⁹) Ibid., col 137—138; Tr. quaest., append., col 136; Doctr. spir. 7, col. 268 etc.

¹⁰⁰) Tent., p. I; col. 33; Vis. 5, col. 359.

¹⁰¹) Tent., p. I; col. 29; p. II, col. 51.

¹⁰²) Tr. quaest., prol. col. 59.

¹⁰³) Tent., p. II, col. 56; curs. spir. prol. col. 139, 141; Adm. clerc. et laic. 1.

¹⁰⁴) Adm. clerc. et laic. praef. col. 243—244.

¹⁰⁵) Vis., prol. col. 341.

CHAPITRE V.

LA CRISE DE LA FOI.

I.

AVANT LA CRISE.

D'une impressionnabilité extrême, d'une santé compromise par des excès de travail depuis les belles ardeurs de son enfance où la copie effrénée des livres l'avait conduit presque à la cécité, vivant dans un siècle qui possédait la pensée anxieuse du salut, l'effroi de la tentation, la certitude du rôle constant du démon dans la vie chrétienne, et bien de son siècle en cela comme dans le reste, Othlon était prédisposé à subir les angoisses de la conscience.

A voir les choses surnaturellement, une autre considération explique la crise de la foi qu'il traversa aux débuts de sa carrière monastique. Nous savons déjà qu'il avait demandé à Dieu de le châtier, par la maladie ou toute autre peine, quand il commettrait un péché grave. Il fit une nouvelle demande, qui témoigne d'une vraie ferveur de converti. Entré à Saint-Emmeram après avoir été à deux doigts de la mort, il fut, aussitôt moine, incroyablement vigoureux. Il craignit que cette plénitude de forces physiques ne lui fut préjudiciable au point de vue spirituel. Dans l'intime de son âme, il pria le Seigneur de ne pas le permettre et de ne pas le laisser exposé à la torpeur d'un calme inutile.

Peu de temps s'écoula, et voilà qu'il fut écouté au delà de son attente. Les tentations l'enveloppaient à ce point, préludant à une crise de la foi, plus épouvantable encore, qu'il redouta d'avoir prié imprudemment et d'être exaucé non pour son profit mais pour sa perte¹⁰⁶).

Voici l'ordre dans lequel se déroulèrent les tentations:

D'abord, les parents et les amis d'Othlon s'étaient opposés à son entrée en religion. Sa délicatesse en souffrait. Le tentateur lui disait que tout ce qu'on fait doit être entrepris d'accord avec sa famille et surtout un acte aussi important que la profession monastique. Il faut, en ce cas, attendre un âge plus mûr.

¹⁰⁶) Tent., p. II, col. 51.

Le démon sait bien graduer les difficultés selon leur importance. La première devait convaincre sa victime qu'elle faisait fausse route; la deuxième tendait de plus à montrer que la direction prise était non seulement fausse pour cette vie, mais dangereuse aussi pour l'autre. Un homme détesté tant par les seigneurs que par la voix populaire, et même par sa famille, pourrait aspirer à la perfection religieuse!

Un homme si criminel pourrait trouver grâce aux yeux de Dieu! Le monde est composé de vrais fidèles et de gens sans foi ni mérites. C'est parmi ces derniers qu'il faudrait se ranger quand on est si coupable. C'est une présomption que de vouloir se sauver, alors qu'à peine le juste se sauve. L'esprit fatigué et abattu par cette argumentation spécieuse n'avait à lui opposer que les larmes. L'impression produite par ces suggestions était si grande que, sans la grâce de Dieu, personne n'eût pu la supporter.

La troisième tentation, à la différence des précédentes, s'adresse plutôt à la volonté et au sentiment qu'à l'intellect.

„Personne en ce monde ne partage ta douleur. Les hommes ne se doutent pas de ton tourment, car ils ne peuvent scruter les cœurs. Dieu seul connaît ta détresse. S'il ne te soulage pas, c'est qu'il ne le veut pas. Il est donc déraisonnable de lui offrir tes prières et de lui exposer tes besoins. De plus ne peut pas t'aider. Pour cette double raison, cesse de prier. Tout le monde commet des fautes. Si tu en as commis aussi, ne t'inquiète pas et, si Dieu veut te le reprocher, proteste énergiquement. Le précepte du Christ de redevenir enfants, pour entrer au royaume du ciel est absurde. D'autres paroles de l'Écriture Sainte te prouvent que le ciel est fermé pour toi. Dieu est trop sévère pour te recevoir chez lui dans le béatitude céleste“. Telle était l'argumentation du tentateur, et elle ne manquait pas de troubler grandement cette âme craintive¹⁰⁷).

II.

LA CRISE.

Alors se déchaîna une tentation autrement grave, autrement furieuse, telle qu'on ne trouve rien de semblable dans la littérature

¹⁰⁷) Col. 30. *Insidiator calidissimus... conatus est per alia fraudis suae argumenta ad iustitiae divinae blasphemiam me deflectere, non deterrendo*

du temps, bien que de pareils bouleversements: d'âme aient pu se produire à ce tournant de l'histoire qu'était le XI siècle¹⁰⁸).

Les précédentes tentations étaient redoutables. Du moins, elles laissaient intacte l'existence de Dieu, la vérité de l'Écriture; elles n'attaquaient que d'un côté ou sur un point unique. Cette dernière est radicalement dévastatrice. Elle mine le fondement même de la religion.

C'était un doute réel positif, qui tient l'esprit en suspens entre la vérité et sa négation, et non pas seulement un doute réel négatif, provoqué par des objections qui exigent l'examen. A plus forte raison n'était-ce pas un doute fictif, imaginé dans l'esprit du croyant. C'était un doute troublant extraordinaire et critiqué.

Qu'Othlon nous en convainque lui-même. „Après avoir souffert des tentations déjà rapportées, écrit-il¹⁰⁹), je me sentais alors tenté par une idée qui me faisait douter de l'Écriture Sainte et même de l'existence de Dieu. Les autres tentations me laissèrent la paix pendant quelques moments, où je reprenais de l'espérance et du courage; dans la dernière je fus privé pendant des heures entières de toute consolation. Dans les autres, je me fortifiais des paroles de l'Écriture Sainte, je pouvais opposer aux flèches de mort des armes de foi et d'espérance, tandis que dans celle-ci je me voyais entourée d'hésitation et dans un aveuglement complet de l'intelligence. Je doutais notamment si dans l'Écriture se trouvent une vérité et un bien quelconques, ou même s'il y a un Dieu tout-puissant. Dans d'autres tentations, dis-je, le tourment était supportable en quelque sorte et mitigé; ici la violence éclatait si forte, que j'en perdais non seulement l'usage de la raison, mais même l'usage des sens corporels. La vue et l'ouïe me semblaient parfois voilés, au point que je ne pouvais ni voir ni entendre comme d'habitude“.

La „confession“ de l'auteur est trop expressive pour songer à la compléter. Peut-être pourrait-on rappeler seulement que les suggestions diaboliques de premières tentations utilisaient les Saintes Lettres, tandis que la dernière tentation s'attaquait justement à elles

et improperando, sed quasi condolendo et compatiendo afflictioni meae suggerens videlicet cordi meo huiusmodi cogitationes.

¹⁰⁸) Tent., p. I, col. 32. Othlon le reconnaît: *tentatio et delusio...*, *quanto minus nunquam aliquid huiusmodi legebam aut audiebam ab ullo.*

¹⁰⁹) Col. 52.

et éliminait ainsi ce qui était pour Othlon le principal moyen de défense.

Quelle était la teneur de ces objections: „Tu t'appuies sur l'Écriture Sainte, disaient-elles, mais ne vois-tu pas qu'elle manque de raison et de sagesse, comme, du reste, toute l'oeuvre de la création? Ne saisis-tu pas qu'autre est l'enseignement de l'Écriture et autre celui de la vie et des moeurs humaines? Admets-tu que des milliers d'hommes se trompent parce qu'ils négligent l'Écriture?

Mais c'est un fait que l'Écriture traite, dans toutes parties, avec une constance remarquable, de l'unité de Dieu et de l'obligation d'observer ses commandements, me disais-je à moi-même. Aussitôt j'entendis cette réponse: les auteurs de l'Écriture n'en vivaient pas moins de la même façon que les hommes de nos jours. Et tu connais bien la vie des gens d'aujourd'hui qui agissent autrement qu'ils ne prêchent¹¹⁰). A ton tour comprends de même les Saints Livres, *ut videlicet religiositatis et virtutis superficiem quandam externis habeant, internis vero rationem aliam et intellectum exquirant. Sicut in plurimis maximeque in divinis codicibus facile reperiuntur sententiae, aliam in littera, aliam in intelligentia rationem retinentes.*

Le tentateur ne dédaigne aucun argument et se sert même de la contradiction pour arriver à son but. En effet, Othlon rappelait souvent que c'est surtout le sens figuré qui vaut dans l'exégèse. Voilà son idée dirigée contre lui, pour détruire tout sens de l'Écriture. „*Littera occidit, spiritus autem vivificat*“. Il y aurait un danger redoutable à prendre à la lettre ce que dit l'Écriture, sans en excepter la doctrine sur Dieu. D'ailleurs, si Dieu existait, de tels désordres dans le monde matériel et spirituel seraient impossibles“.

Il y a un instant, nous entendions conclure de la détresse spirituelle à l'injustice de Dieu. Voilà que maintenant de la même prémisse on conclut à l'impossibilité de l'existence de Dieu. Peu de temps avant, nous entendions nier toute valeur et toute inspiration de l'Écriture; le tentateur n'hésite pas à recourir, l'occasion venue, à une parole de l'apôtre Paul „qui soi-disant n'exista jamais ou fut un pécheur comme tous les autres“.

¹¹⁰) L'argument du sens commun employé fréquemment au profit de la doctrine catholique est ici tourné contre elle non sans esprit, puisqu'en effet toute l'humanité souffre de l'opposition du corps contre l'esprit de ses lois.

Poussé à l'extrême, le moine meutri se jeta par terre et, par une prière confiante et énergique, obtint le secours de Dieu: „Si tu existes, Tout-puissant, et si tu es présent partout, comme je l'ai si souvent lu dans divers livres, je t'en supplie, montre-moi qui tu es et ce que tu peux; car je ne puis plus supporter un tel supplice“. Dans ce cri Othlon mit, d'un tel accent, le dernier reste de sa foi et de son espérance que la crise se dénoua par la victoire et que la tentation fut vaincue définitivement.

III.

APRES LA CRISE.

Les grandes tentations qui assaillirent Othlon à Saint-Emmeram et la crise de la foi qui en fut le paroxysme commencèrent peu de temps après les débuts monastiques: il dit que, venu *ad monasticae professionis vitam*, bientôt, *in brevi*¹¹¹⁾, il fut étonnamment fort, que, pour ce motif, redoutant les périls de l'inaction et du bien-être, il pria le Seigneur de l'éprouver, que *post hanc orationem non multum temporis fluxit* quand se déchaînèrent les épreuves. L'orage dura moins d'un an: „As tu lutté dix-sept ans, comme tel ou telle dont il est parlé dans les vies des Pères du désert, lui disait, pour l'encourager, la voix intérieure? *Quid autem tot annos dico, qui nec uno passus es tanto anno integro?*“¹¹²⁾.

Othlon devait essayer d'autres bourrasques. Il en mentionne deux, qui nous sont déjà connues: l'une quand il accabla de reproches un élève dont il était mécontent, l'autre quand il résista aux commandements de l'abbé lequel s'écartait de la règle. Dans la seconde circonstance, il fut de nouveau tourmenté de doutes contre l'existence de Dieu, non point, à vrai dire, à l'état de veille mais en songe, ce qui montre combien l'avait secoué la crise ancienne de la foi et le souvenir de terreur qu'il en avait gardé. Il se voyait entouré d'une multitude de démons qui le malmenaient et, alors qu'il essayait en vain de leur échapper, lui disaient: „Où est ton Dieu lui-même? Ne sais-tu pas que ni celui qu'on appelle Dieu n'existe ni son pouvoir ne prévaut contre

¹¹¹⁾ Tent., p. II, col. 51.

¹¹²⁾ Tent., p. I, col. 49.

nous? Pour que tu saches sans hésitation qu'il en est ainsi, vois, il n'y a personne ici pour t'aider, pour t'arracher à nos mains". Entendant cela, il était dans l'angoisse. Il se rappelait avoir cru d'une foi très certaine et avoir lu que Dieu est partout présent: il regardait donc autour de lui, dans la pensée que peut-être Dieu, comme il l'avait cru, enverrait quelque secours. Les démons insistaient pour le gagner et il était sur le point de promettre qu'il agirait selon leur bon plaisir, quand il voyait quelqu'un auprès de lui, qui disait: „Ne fais pas ce à quoi ils te contraignent. Tout est faux dans ce que tu as entendu de ces très méchants séducteurs. Sois très certain de la foi en Dieu que tu as depuis longtemps, *de fide namque quam in Deo dudum habuisti certissimum esto*. Sache que ce que tu as souffert Dieu le connaît; il l'a permis pour ton progrès". Là-dessus, les démons redoublaient leurs suggestions et leurs mauvais traitements. Mais celui qui l'avait réconforté reparaisait, apportant plus de consolation encore et de confiance que la première fois, et lui promettant, à la seule condition de s'appliquer à persévérer dans la foi et la confiance en Dieu, *si tu tantummodo fide speque constanti in Domino perseverare potes*, la victoire contre les démons, l'éternelle récompense et même la renommée en ce siècle, *et in hoc saeculo celebri dilataberis memoria*. Ce dernier trait fait songer à l'ambition de notre moine dans sa jeunesse: devenir illustre en ce monde.

*Clarus ut in mundo nec non praestantior essem*¹¹³). Les démons partirent de là dès que le consolateur se fut retiré: „Ce séducteur, dirent-ils, qui s'est enfui devant nous, t'a promis de grandes choses, à savoir la célébrité en ce monde si tu obtempères à ses séductions. Nous, nous t'annonçons que, si tu n'obéis à nos avertissements et à nos ordres, nous te conduirons à une confusion qui sera divulguée par toute la terre". Ils continuaient à l'affliger indiciblement quand retentit la cloche qui donnait le signal de la louange nocturne. La vision „fumeuse" prit fin. Othlon jugea, dans la suite, qu'elle avait été vraie en ce que *plurima tentationum jam diu in me tepescentium pericula malignis spiritibus, sicut promiserunt, persequentibus, recalescere coeperint*¹¹⁴).

¹¹³) Doctr. spir. 14, col. 277.

¹¹⁴) Vis. 4, col. 354—357.

Faut-il, dans ce retour des tentations passées, même une reviviscence de la crise de la foi? Rien ne nous autorise à l'affirmer pas plus qu'à le nier.

En revanche, le témoignage d'Othlon nous révèle que des crises semblables à la sienne n'étaient pas inouïes.

La constatation a de l'importance. Il ne semble pas qu'on rencontre, dans l'histoire, des athées proprement dits avant le XIII^e siècle ou, peut-être, le XII^e. L'„insensé“ du psaume qui a dit en son cœur: „Il n'y a pas de Dieu“¹¹⁵), c'est, pour les contemporains d'Othlon, le juif qui ne reconnaît pas la divinité du Christ, ou le païen qui adore des idoles, ou quiconque agit mal et, ne pensant pas que son iniquité déplaît à Dieu, nie par là sa justice et donc Dieu lui-même¹¹⁶). Et, quand saint Anselme écrira le *Proslogion*, ce sera non pour prouver l'existence de Dieu contre les athées en chair et en os, mais *ad contemplandum Deum* pour établir, avec l'existence de Dieu, „tout ce que nous croyons de la substance divine“¹¹⁷). Tant lui que Gaunilon, dans son *Liber pro insipiente*, se mettent moins en face d'un négateur actuel de Dieu que de l'„insensé“ du psaume, Anselme pour prétendre que cet „insensé“ ne saurait résister à la force de son argument, Gaunilon pour soutenir que l'argument ne vaut pas¹¹⁸). Mais, si l'athéisme en acte ne paraît point dans les textes avant le temps de notre moine, les tentations contre la foi, qui purent être de tous les temps, portèrent dans certains cas, de son temps, contre l'existence de Dieu. Cela lui arriva parmi les angoisses que nous avons vues. Cela arriva aussi à d'autres. Othlon, en effet, après avoir exposé, minutieusement „la cause et l'ordre, le commence-

¹¹⁵) Ps. XIII, 1, LII, 1. Voir ce que dit de ce texte Othlon lui-même; Tent., p. I, col. 41.

¹¹⁶) Cf. parmi les contemporains d'Othlon, S. Bruno de Wurtzbourg, évêque de Wurtzbourg de 1034 à 1045, successeur de Wéginhard qui avait appelé le jeune Othlon à Wurtzbourg; Expos. psalm. P. L., t. CXLVII, col. 81, 210, et, après lui, S. Bruno, fondateur des Chartreux, Expos. in psalm. P. L. t. CLII, col. 654, 864; S. Bruno de Segni, Expos. in psalm. P. L. t. CLXIV, col. 735—736, 887; Odon d'Asti, Expos. in psalm. P. L. t. CLXV, col. 172, etc.

¹¹⁷) S. Anselme, *Proslog.* prooem, P. L. t. LVIII, col. 223—224.

¹¹⁸) S. Anselme, *Proslog.* 2, 3, col. 227, 228; Gaunilon, *Liber pro insip.* 1, 2, 5, 7, col. 241—242, 243; 245—236, 247; S. Anselme, *Liber apol. contra Gaunil.* prooem. I, col. 247, 249.

ment et la fin“ de la tentation principale de sa vie et de la crise de la foi qui en fut l'aboutissement, note qu'il a écrit ces choses „afin que ceux qui, aux débuts de leur conversion, commencent à lire la Sainte Ecriture connaissent l'immense astuce et les fraudes avec lesquelles le démon a coutume de combattre tous ceux qui lisent l'Ecriture, *qua omnes eamdem Scripturam legentes impugnare solet*, et, les connaissant, se tiennent en garde contre elle et implorant l'aide de la grâce¹¹⁹⁾. Il se peut que, sous l'impression durable de la crise où il eut peur de sombrer, Othlon exagère la fréquence de l'épreuve; certainement il ne fut pas le seul à la subir.

Othlon, guéri de sa maladie spirituelle, résolut de raconter les tentations douloureuses et de rapporter les paroles de l'Ecriture qui lui avaient servi de bouclier contre le tentateur. Il le fit pour s'édifier lui-même, et pour édifier les autres¹²⁰⁾, pour être utile à ceux qui souffriraient des maux analogues, par zèle et par amour fraternel pour les clercs, comme il le dit dans un beau langage:

*Hinc instructus ego divina charismata dico,
Quodque mihi illicitum propria virtute probatur,
Hoc fraternus amor et zeli norma ministrant*¹²¹⁾.

Pour rendre grâce au divin Médecin, pour empêcher qu'on attribuât le succès aux forces propres du malade¹²²⁾. Un autre but, que nous devinons seulement, put être celui de satisfaire sa nature qui se plaisait à réfléchir et à rêver des choses mystérieuses et terrifiantes.

Comme contrepoids aux tentation, Othlon croyait entendre des reproches de Dieu: „Tu es plein d'imperfections, tu manques de charité, de patience. Tu ne t'es pas corrigé et tu en veux à Dieu de ce qu'il ne te comble pas de grâces! Tu n'as pas suivi les exemples que nous présentent l'Ancien et le Nouveau Testament, et tu as négligé leur enseignement. Couvert de fautes,

¹¹⁹⁾ Tent., p. I, II, col. 50, 51; cf. Curs. spir. 3, col. 145.

¹²⁰⁾ Tent., p. I, col. 29.

¹²¹⁾ Doctr. spir. 18, col. 283; cf. 17, col. 281.

¹²²⁾ Tent., p. I, II, col. 34, 52, 56.

tu as bien mérité un châtiment de Dieu; orgueilleux de ta science, une humiliation est avantageuse“.

Dieu t'a comblé, dès l'enfance, de grands dons refusés à la plupart des mortels, et tu n'es puni de tes fautes qu'après avoir été longtemps l'objet de la clémence et de la patience divines. Puis, toi-même tu as demandé d'être purifié par la tentation. Tu l'es selon tes forces. Prends donc courage.

Souviens-toi de la piété de ta première jeunesse, et compare-la avec ton esprit mondain d'aujourd'hui. N'est-ce pas une honte de reculer dans la piété au lieu d'y croître?

Le conseil, ou plutôt l'autorisation de la famille, avant l'entrée en religion n'est pas nécessaire, car il s'agit d'un genre de vie si sublime qu'il dépasse parfois l'esprit des hommes du monde“¹²³).

Les considerations qui suivent sont d'un caractère impersonnel, et, par conséquent, d'un moindre intérêt. Elles indiquent des exemples de persévérance et de persistance contre les attaques venant de l'intérieur et de l'extérieur. Ces exemples sont tirés de l'Ancien et du Nouveau Testament et de l'histoire de l'Eglise primitive.

Dans tout le récit on remarque le grand rôle donné à l'écriture Sainte tant par le démon pour ébranler la foi du moine que par l'inspiration divine pour triompher du tentateur. Dans l'esprit d'Othlon et, sans doute, dans celui de ses contemporains, elle exerçait une influence quasi sacramentelle dans le genre de celle que la théologie appelle *ex opere operato*. C'était une sorte d'argument sans appel: *Sacrae Scripturae verba, quae ex divina inspiratione sibi provenerant, ex quibus interea fraudi diabolicae respondendo utebatur pro clypeo*¹²⁴). A demeurer attentif aux leçons de l'un et de l'autre Testament on est aisément victorieux de toute tentation qui survient, et l'on acquiert les dons d'une plus grande intelligence, *quibus si jugiter intendis non solum tentationes quaslibet advenientes facilius devincis sed et maioris intelligentiae dona consequeris*¹²⁵). On ne peut mieux confondre

¹²³) Tent., p. I, col. 34—39.

¹²⁴) Tent., p. I, col. 29; cf. p. II, col. 56 et, entre autres textes; Doctr. spir. 12, col. 261—273.

¹²⁵) Tent., p. I, col. 49.

le démon qu'en lui opposant l'Écriture Sainte suivant l'exemple évident de Jésus-Christ lui-même. Lorsque celui-ci, qui avait à sa disposition la plénitude de sagesse et de la parole, fut tenté, il ne se défendit qu'à l'aide des paroles de l'Écriture: „Tu ne tenteras pas le Seigneur, ton Dieu“¹²⁶). Citant ailleurs ce texte, Othlon ne manque pas de répéter qu'en toute tentation les fidèles doivent recourir à l'Écriture, *ut in tentatione positi sacram semper paginam inspiciant, sacrae scripturae verba semper attendant*¹²⁷). Il faut les fréquenter aussi avec l'intention de nous corriger, d'en user comme d'un miroir qui nous montre la laideur de nos vices et la bonté de Dieu, afin d'apprendre à compatir à tous ceux qui souffrent les peines de la tentation diabolique comme nous¹²⁸). Le *De cursu spirituali* semblerait contredire, sur un point, cette doctrine: Les Saintes Lettres, loin d'apaiser l'âme, y sont représentées comme une cause de l'accroissement de la tentation, en dépit de la grande espérance apportée à leur lecture¹²⁹). Ce résultat est dû à ce que le lecteur n'était pas suffisamment détaché du monde, mais n'adhérait à Dieu que d'une volonté superficielle; il ne provient pas de de l'Écriture même.

Telle fut la crise de la foi dans l'âme d'un moine du XI siècle.

À certains égards, Othlon c'est déjà un peu l'homme „moderne“, l'humaniste de la Renaissance. Il a le culte des écrivains du paganisme, surtout des poètes, et il est passionné pour la gloire¹³⁰), qu'il rêve de conquérir en connaissant et en renouvelant les merveilles de la littérature antique. Sa pensée et sa vie ne demeurent chrétiennes qu'après des secousses qui ont failli engager définitivement sa vie dans „les affaires du siècle“, et faire sombrer sa pensée dans un pur rationalisme, qui aurait

¹²⁶) Mat. IV, 7; cf. tent., p. I, col. 39.

¹²⁷) Tr. quaest., 13, col. 77.

¹²⁸) Curs. 2, col. 145.

¹²⁹) Curs. spir. 21, col. 214.

¹³⁰) Cf. sur „la gloire moderne“, J. Burckardt, *La civilisation en Italie au temps de la Renaissance*, trad. Schmitt, Paris 1885, t. I, p. 177—190.

eu pour point de départ la négation de l'autorité des Saint Livres et de l'existence de Dieu.

Mais ce moine était de son temps par la préoccupation du salut qui s'imposait à lui et par la hantise des réalités surnaturelles. Aux heures les moins bonnes de sa jeunesse, il avait souvent demandé à Dieu de le châtier, par la maladie ou la tribulation, quand il commettrait un péché grave, public ou caché. Et, lorsque fondit sur lui l'orage qui menaçait de détruire jusqu'à l'idée de Dieu, il trouva dans les profondeurs de son être et jeta vers le ciel, avec un accent qui lui valut la victoire, cette prière si belle que Fénelon n'aura rien de meilleur à enseigner à ceux de ses contemporains que travaillera le doute¹³¹): „O Tout-Puissant, si vous existez et si vous êtes partout présent, comme tant de fois je l'ai lu dans beaucoup de de livres, je vous en prie, montrez qui vous êtes et ce que vous pouvez, arrachez-moi vite aux périls imminents, car je ne puis supporter davantage une telle crise. *O si quis es, Omnipotens, et si sis undique praesens, sicut et in libris legi saepissime multis, iam precor, ostende quis sis et quid possis, eripiens citius me a periculis imminentibus; nam sufferre magis nequeo discrimina tanta*“¹³²).

Othlon fut exaucé. Il ne douta plus de Dieu ni de l'Écriture; celle-ci lue, relue, étudiée pendant toute sa vie, lui apprit à connaître de mieux en mieux celui-là, à l'aimer, à se confier à sa miséricorde, à trouver dans l'accomplissement du bien déjà su une plus grande intelligence du bien à faire, *docent iamque illum quia, si id bonum quod jam intelligit faciat, amplior ei intellectus veniat*¹³³).

Dans sa *Vita S. Wolfkangi*, Othlon cite ce mot de l'évêque de Ratisbonne: „Si nous avons de vrais moines, le reste serait en suffisance“¹³⁴). Othlon n'eut pas envengure des grands

¹³¹) Cf. Fénelon, *Lettres sur divers sujets de métaphysique et de religion*, I, dans Oeuvres, Versailles, 1820, t. I, p. 288—289.

¹³²) Tent., p. I, col. 33.

¹³³) Proverb. prol., col. 300.

¹³⁴) *Vita S. Wolfk.* 15, col. 404.

et saints moines du moyen-âge; il ne fut pas sans défauts. Toutefois il laissa une impression de vie exemplaire autant qu'on peut en juger par épithète de *venerabilis presbyteri* qui lui est attribuée dans un codex de sa *Vita S. Bonifacii*¹³⁵). Tel qu'il apparaît par l'ensemble de ses oeuvres, il demeure une des figures les plus attachantes du XI siècle.

Lechtin

Stefan Abt.

¹³⁵) P. L. t. LXXXIX, col. 600.